

FEUILLETON

DES MELANGES RELIGIEUX.

VOL. I.

MONTREAL, 8 AVRIL 1812.

No 14.

OLIVIER.

N'aimez-vous pas ces longues soirées d'hiver, passées au coin du feu avec quelques amis d'élite, dans de doux entretiens qui usent les heures d'une nuit sombre et froide? Je sais qu'on n'y trouve pas les folles jouissances, ces plaisirs fastueux et bruyans qui laissent souvent dans notre âme ce vide effrayant, cette satiété désespérante qui est la punition anticipée, réservée sur cette terre à tant de jeunes vieillards . . . Mais aussi quel charme innocent, quelles délicieuses et pures effusions du cœur ne rencontre-t-on pas, dans ces réunions peu nombreuses, dont une estime réciproque et méritée entretient l'harmonie! Les soirées de ma grand'tante, la vénérable chanoinesse De . . . , avaient à un degré remarquable ce caractère de simplicité et de franche cordialité que j'ai souvent regretté de ne plus trouver dans ce qu'on appelle le monde. Malgré ma jeunesse et l'âge avancé de ma tante, dont la société se composait de personnes graves et vouées à d'austères principes, je me souviens avec un mélange de joie et de regrets, que j'aurais sacrifié sans hésiter, aux *jeudis* de ma pieuse parente, les réunions les plus brillantes, les engagemens envisagés par la mode et la légèreté du jeune âge comme les plus indispensables. J'étais récompensé de ce qu'on voulait bien appeler mon respectueux dévouement à ma tante, et de ma déférence pour ses goûts, par la tendresse toute maternelle de cette excellente parente. J'étais cependant pour elle l'objet d'un doute douloureux; la chanoinesse était d'une piété vive et éclairée, et bien qu'elle eût constamment vécu dans une complète ignorance du monde, elle connaissait assez la tendance de son époque, pour avoir à craindre que je ne me fusse laissé séduire par les doctrines de la fausse philosophie, qui remuait alors si profondément et d'une manière si funeste, les esprits en France. Hélas! ma bonne tante n'avait que trop raison, l'affection filiale que je lui portais était indépendante de mes sentimens religieux, et déjà je ne supportais plus que par devoir les pieuses leçons qu'elle daignait me prodiguer. Cependant si ma foi était altérée, je dois dire qu'elle n'était point entièrement éteinte en moi, Dieu permettait que je pusse du moins encore lutter avec ce qu'il me restait de conviction religieuse contre les séductions du mauvais esprit philosophique.

À l'une des soirées de ma tante la conversation avait eu pour sujet principal les voies admirables par lesquelles la Providence ramène souvent à elle les esprits les plus égarés. J'avais écouté avec une vive attention les diverses anecdotes que chacun des assistans avait racontées, mon cœur battait avec force, j'étais ému, et je voyais bien que la chanoinesse suivait avec in-